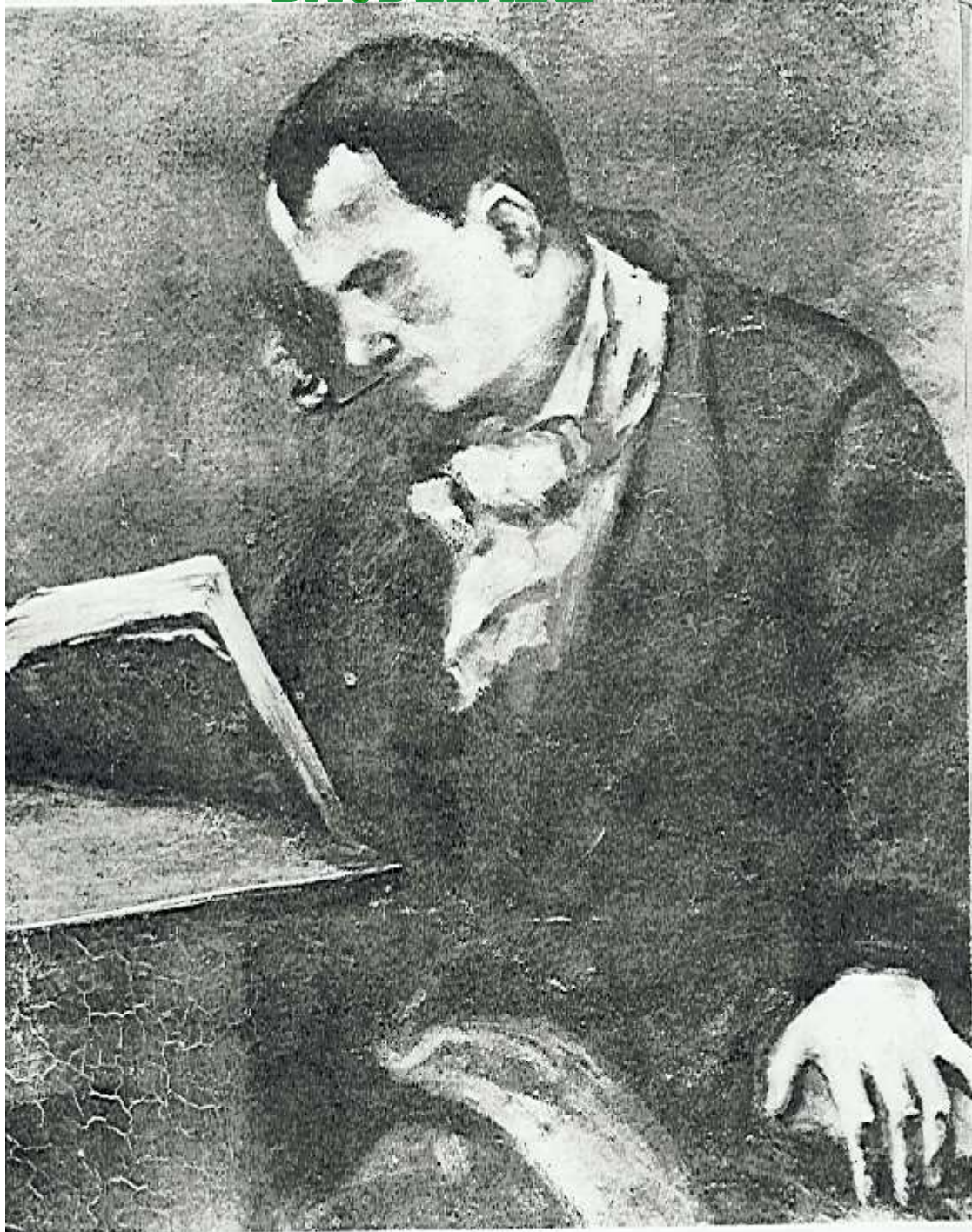


BAUDELAIRE BAUDELAIRE



Montpellier, Musée Fauriel, Dr. G. Gauthier

35. Portrait de Baudelaire jeune (1848), par Courbet

AVERTISSEMENT

Le texte de la présente édition est le même que celui de la 2^{me} édition des Fleurs du Mal (1861), la dernière que Baudelaire ait corrigée, revue et publiée lui-même. Toutefois, on a cru légitime de réintégrer, à la place qu'elles occupaient dans l'édition originale, les six pièces condamnées de 1857. Les vingt-cinq poèmes dont les éditeurs posthumes ont, parfois arbitrairement, grossi l'édition dite « définitive » de 1868, ont été réimprimés en Supplément. On les a fait suivre des poésies n'ayant paru que dans Les Épaves (1866) et de diverses pièces empruntées aux Œuvres posthumes (1887) ou publiées postérieurement.

LES FLEURS DU MAL

PAR
CHARLES BAUDELAIRE

On dit qu'il faut couler les excrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre enclôses
Et que par les esprits le mal ressuscite
Inflectora les mœurs de la postérité;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.
TUKODOR ANGIPIA, D'ATIBICRÉ.
1857. Tringues, Liv. II.



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci
—
1857

PAGE DE TIRE DE
L'ÉDITION ORIGINALE.

SPLEEN¹ ET IDÉAL

BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

- « Ah que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !

« Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je rie puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,²

« Je ferai rejaillir³ ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne⁴
Les bûchers⁵ consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il voit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambrosie⁶ et le nectar vermeil,.

¹ Spleen: Littér. ou vx. Mélancolie passagère, sans cause apparente, caractérisée par le dégoût de toute chose.

² rabougri: risecchito

1. Qui s'est insuffisamment développé; mal venu.

- 2. (1690). Qui est petit et mal conformé, chétif.

- 3. Fig. Petit et mesquin (cit. 2), desséché.

³ rejaillir: sprizzare

⁴ Géhenne : Enfer ; 1. Didact. Séjour des réprouvés dans la Bible.

- 2. (Fin XVIe; par croisement avec gêne). Fig. et vieilli. Torture appliquée aux criminels.

⁵ bûchers: roghi

⁶ ambrosie: ambrosia

1. (1525). Myth. Nourriture des dieux de l'Olympe, source d'immortalité.

- 2. Fig. et littér. Nourriture exquise, suave.

.....

II

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons, de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres⁷ amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante⁸ la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées⁹,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

3. (1771). Bot. Plante aromatique du genre Ambrine (Chénopodiacées) utilisée en infusions (thé du Mexique).

⁷ gouffre: abisso

-B. Métaphorique ou fig.

- 1. (V. 1330). Ce qui a la profondeur d'un gouffre, ce qui est insondable*.
- 2. (Av. 1525). Situation déplorable, lieu ou état de perte* dans lequel on sombre.
- 3. Ce qui engloutit et paraît insatiable

⁸ hante :

- 1. (V. 1155). Littér. Fréquenter* (un lieu) d'une manière habituelle, familière.
- 2. (V. 1138). Vx (ou archaïsme littér.). Compl. n. de personne. Fréquenter habituellement (qqn).
- 3. (1823, Hugo; angl. to haunt; - ci-dessous Hanté). Mod. (le sujet désigne un esprit, un fantôme). On dit qu'un revenant hante ce château en ruine.
- 4. (1836, Stendhal). Sujet n. de chose abstraite; compl. n. de personne. - Obséder, poursuivre; hantise. Cette idée, ce souvenir le hantait. Les rêves, les obsessions qui hantent son sommeil.
- HANTÉ, ÉE p. p. adj. (XIIe).

- 1. Vx. Fréquenté, visité.

- 2. (Avant 1848, Chateaubriand; adapt. de l'angl. haunted). Visité par des fantômes, des esprits.
- 3. Des nuits hantées (de visions, de remords). - ci-dessus Hanter (4.).

⁹ HUÉE ['me] n. f.

- 1. (1376). Vén. Cri des chasseurs pour faire lever, pour rabattre le loup, pour indiquer que le sanglier est pris, etc.
- 2. Cour. ou littér. Cri* de dérision, de réprobation poussé par une assemblée, une réunion de

personnes.

[a] Vieilli ou littér. Au sing. «Une grande huée» (Scarron).

[b] (Déb. XVIIe, d'Aubigné). Mod. Au plur. être accueilli par des huées; s'enfuir sous les huées. Orateur interrompu par des sifflets et des huées. Voix couverte par des huées (- Bredouillement, cit.).

III

ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers¹⁰,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté'.

Envoie-toi bien loin de ces miasmes morbides;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élaner vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

IV

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où des vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfum frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hauts, verts comme les prairies,
-Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin¹¹ et l'encens,

¹⁰ . ÉTHER [eteR] n. m.

- 1. Didact. Fluide très subtil que l'on supposait régner au-dessus de l'atmosphère.

- 2. Poét. L'air le plus pur, et, par ext., les espaces célestes.

- 3. Phys. Dans la théorie ondulatoire de la lumière, Milieu subtil qui imprègne tous les corps et vibre sous l'action d'une source lumineuse.

¹¹ BENJOIN [bëswë] n. m.

Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

XIV

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins aimer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l'embrasse des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond, de tes abîmes;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

XVII

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;
J'unis un coeur de neige à la blancheur des cygnes;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

XXII

PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux, [d'automne,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;

- Substance aromatique et résineuse (- Baume) provenant du *Styrax tonkinensis* (ou *Styrax benjoin*, - Aliboufier, styrax), arbre d'Orient (Indes, Insulinde, Sud-Est asiatique) - Ambre, cit. 1; styrène, cit.

Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'oeil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

XLII

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon coeur, coeur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?

- Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges
Rien ne vaut la douceur de son autorité;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son oeil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau;
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

XLIV RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le coeur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourments
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

LVI CHANT D'AUTOMNE

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon coeur ne sera pl., qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? - C'était hier l'été; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre coeur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant;
Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

XCII LES AVEUGLES

Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment affreux !

Pareils aux mannequins; vaguement ridicules;
Terribles, singuliers comme les somnambules;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. Ô cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocités,
Vois ! je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

CXXV LE RÊVE D'UN CURIEUX

À F. N.,

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,
Et de toi fais-tu dire: « Oh ! l'homme singulier ! »
- J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.
Plus allait se vidant le fatal sablier,
Plus ma torture était âpre et délicieuse;
Tout mon cœur s'arrachait au monde familial.

J'étais comme l'enfant avide, du spectacle,
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle....
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait. - Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?
La toile était levée et j'attendais encore.

Texte commenté

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir; il descend; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main, viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le soleil moribond s'endormir sous une arche,

Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal* (édit. posth-)-

Introduction.

La vie de Baudelaire fut une inévitabilité de sa douleur. Il en a dit souvent les cruautés. Mais quand il faisait un retour profond sur lui-même, dans le silence et la solitude, quand il songeait à ses péchés, 'ses voluptés au goût amer' à ses vains élans vers la pureté, elle lui apparaissait comme revêtue d'une sorte de dignité, car il y trouvait le témoignage d'une conscience v'glante au sein même de ses égarements. Dans ce sonnet, il s'adresse à elle comme à un être humain; il en fait une compagne et une confidente. Il l'entraîne loin des plaisirs impurs, et, seul avec elle voit s'éveiller les souvenirs, tandis que descend la grande paix nocturne.

Le sonnet.

Malgré la solennité de l'interjection Ô, qui introduit le personnage allégorique, le poète s'adresse à sa **Douleur** sur un ton familier, comme on calme un enfant tyrannique, *Sois sage... Tiens-toi plus tranquille, ou un malade dont on a satisfait le caprice : Tu réclama le soir; il desceizd; le voici.* Dans ces deux vers, les signes de ponctuation mettent en relief chacun des accents et soulignent la lenteur paisible du rythme; on songe au geste de la main qui apaise, aux mouvements d'un souffle qui reprend sa régularité; assez de cris de désespoir et de révolte : la solitude du soir se prête à un recueillement plus digne et moins stérile. Les deux vers suivants sont, à dessein, en demiteinte : le poète crée une impression de brouillard avec des mots vagues (*atmosphère, enveloppe*) et témoigne d'une discrète pitié pour ses semblables.

Mais le soir qui invite au recueillement préside aussi dans la grande ville à la frénésie des fêtes impures.

Les voici, ces *mortels* qui cherchent, dans les jouissances l'oubli de leur condition mortelle : décevante entreprise; le *Plaisir* est un *bourreau* qui les fouette constamment de ses exigences renouvelées; ils s'avilissent en vain et les *remords* sont leur seule moisson. Baudelaire connaît bien ces états troubles où la volonté vaincue par les désirs renonce à suivre les ordres de la conscience alarmée. Le rythme des trois premiers vers du second quatrain, que ne vient couper aucune ponctuation importante, donne bien l'impression d'un entraînement implacable et insensé. Au contraire, le vers suivant évoque, avec ses coupes analogues à celles du début, un éloignement concerté; pour la deuxième fois, le poète apostrophe sa douleur, lui parle, lui *donne la main*, comme à un être familier et cher, l'entraîne. Et le rejet *loin d'eux*, qui enchaîne brutalement le premier tercet au second quatrain selon un usage peu courant dans un sonnet, marque l'horreur du poète pour les déplorables agitations de cette foule vulgaire, son goût pour une solitude reposante et féconde.

Seul avec sa noble compagne, quels spectacles va-t-il donc lui offrir? Les yeux fermés aux impuretés du présent, il projette sur l'écran de cette nuit les images du passé. Dans le ciel noir se profitent les *années défuntes, penchées* comme des femmes sur des balcons de rêve; et leurs robes d'autrefois ont le charme des souvenirs lointains. Du fleuve, aux pieds du poète, surgit le fantôme du *Regret* : il sourit, alors que le plaisir ricanerait plutôt; est-ce parce qu'il s'attache à d'anciennes joies? L'alliance des mots, en tout cas, correspond à l'inspiration d'ensemble du poème. Il y a dans ces deux images, que le rythme détaille et met en relief, une sorte de distinction harmonieuse, qui contraste avec la vulgarité de la fête.

Ainsi l'obscurité se peuple de créatures nées de la méditation du poète. A ces formes viennent se mêler, dans une vision indécise, des éléments du paysage. A *l'Orient*, l'ombre semble traîner encore; mais elle s'allonge : l'image du *linceul*, qui évoque l'enveloppement de la nuit, renouvelle l'image plus banale du voile en associant à l'idée la mélancolie d'un objet funèbre, tandis que la sonorité des / dans *long linceul* transpose pour l'oreille cette suggestion d'un déploiement progressif de l'ombre sur ce paysage. Le dernier vers, aux harmonies exquises, aux coupes évocatrices, rythme cette conquête irrésistible et discrète du monde par l'obscurité et suggère la nuit, dont l'oreille attentive, par la vertu du recueillement, peut entendre le pas silencieux. L'entretien du poète, commencé dans la brume du crépuscule (*Tu réclama le soir*), se prolonge ainsi dans le mystère nocturne (**la douce nuit**).

Conclusion.

Ce sonnet peuplé d'allégories traduit l'atmosphère complexe où se plaisait la sensibilité du poète rendu à la solitude, au seuil de la nuit. Il n'a nulle part marqué de façon aussi pénétrante et aussi subtile, grâce à la distinction des images et à la souplesse du rythme, le charme et la fécondité du recueillement, qui chasse les pensées mauvaises, suscite les souvenirs et les rêves, baigne l'âme d'une pureté mélancolique et l'achemine vers un sommeil bienfaisant comme la Mort.

Texte commenté

ENIVREZ-VOUS

Il faut être. toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer! Pour n'être pas les

esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

BAUDELAIRE, *Petits poèmes en prose.*

Introduction.

Dans ce poème en prose, la pensée de Baudelaire rejoint l'inspiration fondamentale des *Fleurs du mal*. Il s'agit, pour la créature, d'échapper, coûte que coûte, à sa misère : l'ivresse est un des moyens de cette évasion.

Le texte.

Enivrez-vous : la brutalité de l'objurgation attire le lecteur en le provoquant. Les premiers mots du poème appellent une remarque semblable *Il faut être toujours ivre*. Le dogmatisme de la proposition contraste avec la nature du conseil; c'est le ton du moraliste -. ne s'agit-il pas de morale, après tout, ou, du moins, d'art de vivre? Puis trois monosyllabes, *Tout est là*, renforcent le caractère impérieux de la règle ainsi posée; et la même idée est reprise aussitôt, sous une forme un peu différente : *c'est l'unique question*. Y a-t-il ici une tautologie ? Sans doute, mais tel est le procédé ordinaire de l'homme qui cherche à entraîner une adhésion : il répète son invitation comme il enfoncerait un clou.

Pourtant, à l'encontre du moraliste, qui induit une règle de conduite à partir d'observations particulières, l'auteur de ce poème, ménageant ses effets, a énoncé son principe brusquement, comme a priori. Le lecteur attend une justification, avec une curiosité vaguement inquiète. Cette justification, la voici : *Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps..*

. *Le Temps* (avec une majuscule), c'est, nous le savons, l'Ennemi, qui mord sans cesse sur nos projets et ruine peu à peu notre force créatrice. Il pèse sur l'homme comme *un fardeau*; l'image est banale, mais sauvée aussitôt par l'énergie des verbes qui suivent : le Temps brise vos épaules; le Temps *vous penche vers la terre*. Cette dernière indication est à double sens; elle prolonge l'image impliquée dans le mot *fardeau*, et elle éveille une suggestion symbolique : à toute minute, l'homme se rapproche de la terre, à laquelle il retournera au terme de sa vie. Et c'est la reprise du refrain : *il faut vous enivrer satis trêve*; mais, cette fois, le recours à la seconde personne donne au conseil un caractère plus pathétique; le procédé qui consiste à apostropher le lecteur est d'ailleurs habituel, chez Baudelaire.

Ici intervient une brisure, un temps d'arrêt : *Mais de quoi?* Le poète suggère la question d'un interlocuteur étonné; du coup, la pièce prend une forme dramatique; l'exposé dogmatique semble se transformer en dialogue. Aussitôt, la réponse jaillit, admirablement dense.

De vin : ce sont les mots que nous pouvions attendre; le vin est la cause la plus commune de l'ivresse; et nous savons que Baudelaire croyait à ses vertus toniques. *De poésie* : voilà qui étonne davantage; la pensée s'élargit brusquement; et nous comprenons mieux dès lors ce que le poète entend par « ivresse »; il désigne ainsi l'état de l'homme mis hors de lui-même et qui, momentanément, a oublié sa condition. *Ou de vertu* : cette fois, la surprise est plus grande encore, car les notions d'ivresse et de vertu se concilient mal; mais Baudelaire songe à une exaltation morale, à un vertige d'héroïsme comme il en a quelquefois connu : « Devenir un héros et un saint pour moi-même », a-t-il noté dans l'un de ses *Journaux intimes*. Le refrain, enfin, revient, une fois de plus, sous une forme ramassée, qui rappelle le titre : *Mais enivrez-vous*.

Le début du paragraphe suivant nous déroute : *Et si quelquefois, sur les marches d'un palais...* Pourquoi Baudelaire évoque-t-il la condition royale? afin de prouver que le malheur des hommes ne tient pas à leur position sociale : « Un roi sans divertissement est un homme plein de misère », lit-on dans les *Pensées*; et c'est bien de divertissement, au sens pascalien du terme, qu'il s'agit dans ce poème. Inattendus aussi, chez le citadin qu'est Baudelaire, les mots : sur l'herbe verte d'un fossé. En revanche, peut-être songe-t-il à lui-même, quand il évoque la *solitude morne* d'une chambre : dans *Rêve parisien*, dans le poème en prose intitulé *La Chambre double*, il a dit l'horreur ou la misère de son taudis; il a connu aussi lui-même ces *réveils* d'ivresse où une réalité implacable reprend ses droits.

Le mouvement ternaire, *sur les marches d'un palais, / sur l'herbe verte d'un fossé, / dans la solitude morne de votre chambre, /* donne à la première partie de cette longue phrase un caractère oratoire; la suite est également très rythmée : *demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau...* Ainsi la création tout entière est interrogée; il y a, dans l'accumulation des termes, un accent passionné, fiévreux, que souligne une allitération (*vent, vague*). L'énumération se poursuit : *à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle ...*; encore cinq termes, qui, approximativement, correspondent aux précédents, car on peut dire du vent qu'il *gémit*, de la vague que elle *roule*, de l'oiseau qu'il *fuit* ou qu'il *chante*. Mais le mot *horloge* appelle un commentaire spécial : c'est avec intention que Baudelaire mentionne, parmi les êtres ou les objets interrogés, l'instrument destiné, précisément, à mesurer l'heure. *L'horloge*, nous le savons, est pour lui une obsession perpétuelle; chaque seconde chuchote : « Souviens-toi. » Ici, au contraire, chaque seconde chuchote : « Oublie! »; c'est parce que l'horloge est le témoin le plus cruel de la misère humaine qu'on doit en attendre le conseil le plus insistant.

Ce conseil, le voici, énoncé simultanément par *le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge* : « Il est l'heure de s'enivrer ! » Ainsi réapparaît le refrain; ainsi se répète inlassablement le poète, pour rendre plus sensible et plus impérieuse l'idée d'une évasion nécessaire : « *Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.* »

Conclusion.

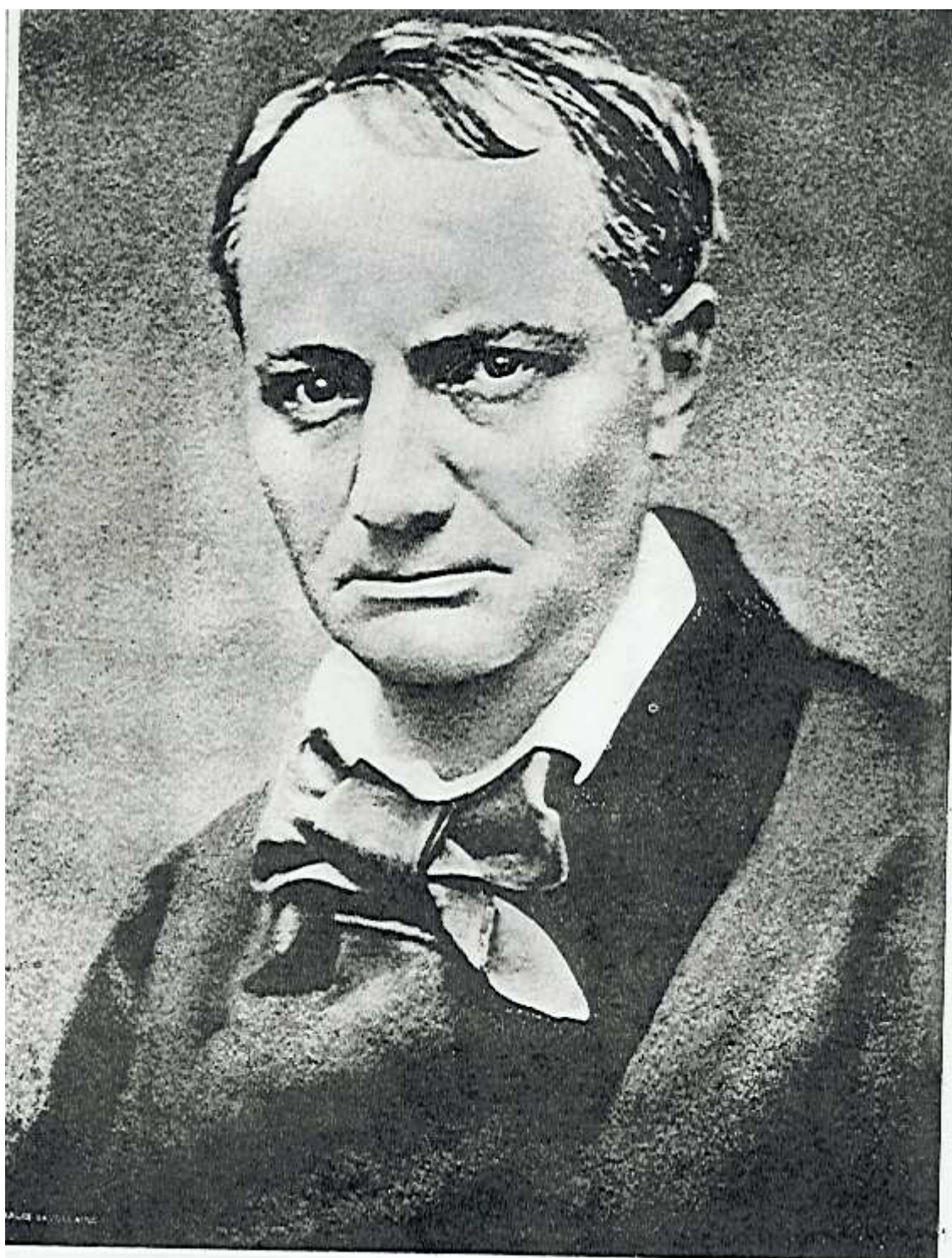
Baudelaire dénonce dans ce poème la cause principale de son spleen et définit sous sa forme la plus générale le remède auquel il a le plus volontiers songé pour y échapper : s'arracher à soi, voilà le grand problème; l'essentiel est de ne pas voir la vie telle quelle

est. Pour traduire sa pensée, il recourt à des effets savamment calculés, tout en conservant à ce morceau en prose l'apparente liberté d'allure qui est la loi même du genre.

*Échantillon
de Beauté antique.
Dessin de Baudelaire,
dédié à Chenavard.*



*Échantillon de
Beauté antique,
dédié
à Chenavard,*



36. Baudelaire photographé par Carjat

Ph. Carjat